

Nadja

Nadja Spiegelman est née en 1987. Diplômée en 2009 de Yale University, elle travaille actuellement comme productrice Web au Jewish Daily Forward.

HC : Quand vous rappelez-vous avoir pris conscience que *Maus* faisait partie de votre vie ?

NS : Un de mes plus anciens souvenirs, c'est dans un restaurant chinois avec mon père, peu après le prix Pulitzer. J'avais cinq ans et je ne savais pas ce que signifiait le prix. Je me souviens être allée voir le ser-

veur pour lui dire que mon père avait gagné le prix Pulitzer. Il est venu à notre table et a félicité mon père. Mon père était en colère contre moi. Il m'a grondée pour m'être vantée. Je n'ai pas bien compris car je ne voyais pas vraiment ce que voulait dire « se vanter ». Mais je me suis rendu compte que j'avais fait une bêtise. J'étais gênée et honteuse. Maintenant je ne prends jamais l'initiative de dire qui est mon père. Je ne sais pas du tout à quel moment précis j'ai eu conscience de *Maus* en tant que livre. Pendant très longtemps je n'ai pas lu le livre, jusqu'au lycée. J'avais essayé une ou deux fois ; mais c'était vraiment dur à lire. Pas difficile, juste dur.

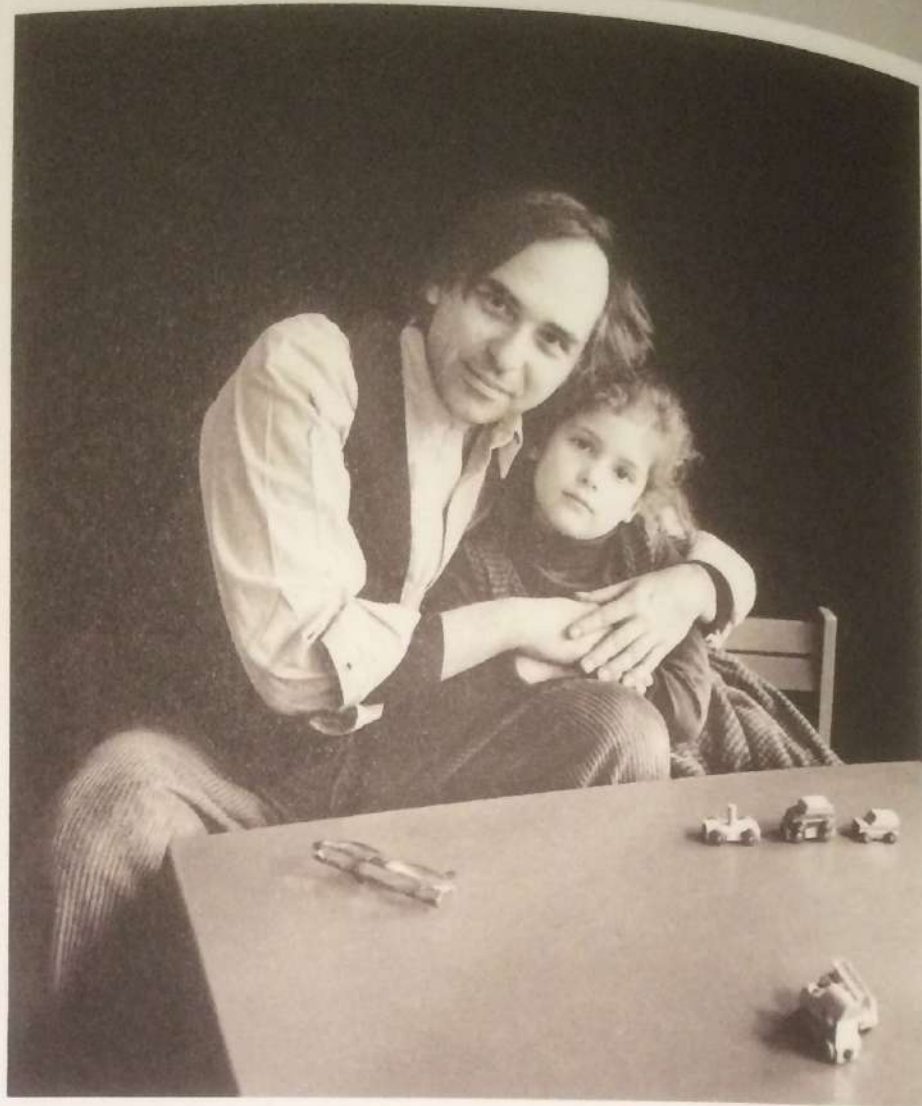
HC: Était-ce parce que c'était quelque chose que votre père avait écrit ou parce qu'il y était question de votre famille ?

NS: Mes grands-parents étaient ce secret dont je ne savais rien. Mon père ne parlait jamais de ses parents, et je savais qu'il y avait une raison. Je sentais qu'il avait bouclé les choses difficiles dans ce livre et que tout m'y attendait pour le jour où je serais prête. Donc ça m'effrayait de le lire. J'ai très peu de famille éloignée du côté de ma mère, et pas du tout du côté de mon père. J'ai toujours regretté de ne pas avoir une grande famille

– des grands-parents gâteaux, des cousins plus âgés sympas – au lieu de quoi ma famille était dans ce livre. Beaucoup de gens que je connaissais l'avaient lu avant moi et ils en savaient plus que moi sur mes grands-parents. J'ai essayé de m'y mettre plusieurs fois, mais je pense qu'il était peut-être plus facile que je me fasse ma propre version inventée de mes grands-parents paternels, une version personnelle, privée.

HC: Comment avez-vous décidé que vous alliez le lire ?

NS: J'en avais lu des passages à une ou deux reprises. Le livre a toujours été une présence, donc je ne me rappelle pas exactement la première fois que je l'ai lu du début à la fin. Je me rappelle ma lecture de la BD *Prisonnier sur la planète Enfer*, par contre. C'est comme ça que j'ai appris que ma grand-mère s'était suicidée. Ce qui m'a permis d'avoir un rapport direct et personnel à sa mort, presque sans la médiation de mon père. Même si, évidemment, c'est lui qui racontait, dans son livre.



CI-DESSUS: Art et Nadja (photographie de Mariana Cook, © 1993).

HC: Avez-vous eu le sentiment dès votre plus jeune âge que c'était un sujet sur lequel il ne valait mieux pas poser de questions ?

NS: Je pense que mon père a lu trop de livres sur l'Holocauste quand il travaillait sur *Maus* et qu'il ne pouvait tout simplement plus en parler. Je pense qu'une partie de lui voulait nous protéger, Dash et moi, des horreurs dont il était au courant. J'avais le sentiment d'être un peu déconnectée de ma famille et de mon histoire.

HC: Que pensez-vous du fait que le livre soit dédié à vous et votre frère ?

NS: Je pense que ce geste était une façon de signifier : c'est pour la nouvelle génération. Un fardeau à reprendre sur nos épaules. Dans la première édition, le livre était dédié à moi et Richieu. Richieu était une présence fantôme dans la vie de mon père, juste une photo sur le rebord de la cheminée, mais une photo lourde de tout ce poids. Mes propres grands-parents sont comme ça pour moi : juste des personnages dans un livre, mais un livre qui a déterminé ma vie.

HC: Vous souvenez-vous quand vous avez commencé à réaliser ce qu'avait été la Seconde Guerre mondiale ?

NS: En primaire et au collège, à l'École internationale des Nations unies, on a fait beaucoup d'histoire africaine, d'histoire indienne et d'histoire asiatique, mais très peu d'histoire européenne et américaine. Si bien qu'on n'a eu qu'un bref aperçu de la Seconde Guerre mondiale. Je ne me souviens pas vraiment l'avoir étudiée à l'école. C'est en lisant *Maus* que j'ai saisi l'horreur de l'Holocauste. En arrivant à l'université, j'ai pris un boulot sur le campus aux archives Fortunoff. Je transcrivais des enregistrements vidéo des survivants de l'Holocauste du français en anglais. J'écoutais les récits en français et je les tapais en anglais. Ce n'était pas un boulot choisi par hasard; je me sentais prête à aborder ces histoires.

Mais il était incroyablement difficile de faire la navette entre ces témoignages dans une salle obscure de la bibliothèque et l'ambiance festive et insouciant de la première année de fac. J'écoutais en français, je traduais dans ma tête puis je tapais la traduction, du coup ça pénétrait vraiment dans mon cerveau. Pour l'essentiel, les gens dont j'écoutais les histoires avaient été à la périphérie de la guerre. Des juifs français ayant été déplacés ou ayant quitté le pays. J'ai transcrit le témoignage d'un déporté qui avait été enfermé dans un camp de travail. À l'arrivée des alliés, les nazis s'étaient enfuis en laissant tous les prisonniers enfermés sur place. La situation a complètement dégénéré et des gens se sont mangés entre eux. Il décrivait ça en détail. J'ai tapé ce témoignage et je suis partie, vraiment secouée. J'avais le sentiment de ne pas pouvoir en parler à mes amis, ça semblait être une histoire d'un autre monde. En me remettant au travail, j'ai essayé d'en parler à ma supérieure hiérarchique immédiate. Elle a évoqué des explorateurs en Arctique qui s'étaient retrouvés bloqués et s'étaient eux aussi mangés entre eux. Alors je lui ai dit: « Vous savez, ça ne m'aide pas vraiment. » J'ai laissé tomber après ça, et je me suis trouvé un autre job sur le campus.

HC: Étiez-vous attirée par ce travail pour partie en raison de votre famille ?

NS: Tout à fait. J'estimais qu'il était temps pour moi de m'informer sur le sujet. Mais avec les histoires de

guerre je trouve qu'il y a une dimension presque pornographique dans l'horreur. Il faut savoir pourquoi on veut apprendre, et il faut connaître ses propres limites. Il y a aussi la branche française de ma famille, et ce qui s'est passé pour eux pendant la guerre. Deux à trois pour cent seulement des Français étaient réellement résistants. Le rôle des autres, on n'en parle presque pas. L'histoire de mes arrière-grands-parents français est très importante pour moi. Avoir eu toutes les branches de ma famille impliquées dans la guerre, chacun à sa manière, m'a permis d'avoir une vue d'ensemble sur ma place dans l'Histoire.

HC: Vous considérez-vous comme française ?

NS: Ça dépend du contexte. En Amérique, je me sens française. En France, j'ai l'impression d'être américaine. Je pense que je me sens avant tout new-yorkaise.

HC: Avez-vous eu le sentiment d'être identifiée à la branche juive de votre famille ?

NS: Au plan religieux, non. J'ai toujours été athée. J'ai eu une éducation antireligieuse. « La religion est l'opium du peuple » est l'une des premières citations célèbres que j'ai apprises.

Mais quand les gens me demandent si je suis juive, je dis oui. Je ne peux pas dire non. J'en sais moins sur le judaïsme que la plupart de mes amis non juifs. Je ne suis entrée dans des synagogues que pour assister à des bar-mitzvah. Mais je dis quand même oui. Une grande partie de ma famille est morte parce qu'ils étaient qui ils étaient. Je ne peux pas renier cette partie de mon identité.

HC: Vous avez déjà beaucoup vécu...

NS: J'ai toujours eu l'impression d'être une enfant protégée, ce que je ne voulais pas. J'ai fait beaucoup de bénévolat au lycée et à l'université. Je suis allée au Nicaragua et en Tanzanie. J'ai travaillé avec des sans-abri à New York et j'ai passé un été à travailler dans un camp pour des personnes atteintes de troubles du développement. J'ai toujours ressenti le besoin de donner en retour et de faire l'effort de mieux comprendre le monde.

HC: Pensez-vous que cette envie de venir en aide aux gens soit d'une certaine manière liée à votre histoire familiale ?

NS: Pas consciemment. Mais elle est en partie due à cette culpabilité du survivant dont j'ai hérité – que mon père a héritée de mes parents et m'a transmise: Qu'as-tu fait pour mériter d'être en vie? Ajoutez à ça le fait que j'ai eu depuis ma naissance une vie très privilégiée, et ma culpabilité est énorme. Je suis peut-être plus juive que je le dis, après tout.

HC: Comment les gens réagissent-ils quand ils apprennent qui est votre père ?

NS: Mon père dit: « Être un auteur de BD célèbre c'est comme être un joueur de badminton célèbre », et durant la première partie de ma vie j'ai eu le sentiment que c'était vrai. Mais ça a changé avec l'âge. Quand j'ai intégré une bonne université, les gens de mon lycée ne se sont pas gênés de me dire que c'était uniquement grâce à mon père. Je peux être sur la défensive à ce sujet. À partir du moment où j'ai été à la fac, j'ai commencé à recevoir plein de messages sur Facebook; des gens que je ne connaissais pas, dans d'autres facs, me demandaient si mon père était bien

Art Spiegelman, ils voulaient que je réponde à des questions pour des dissertations, être mes amis. Au début j'ai répondu poliment en donnant le contact de l'agent de mon père, puis j'ai cessé de répondre, enfin j'ai commencé à répondre des trucs ridicules, pour me défouler. J'ai beau être incroyablement fière de lui, j'ai besoin de me forger ma propre identité indépendamment de la sienne. C'est bizarre pour moi, de faire cette interview, car je ne parle de mon rapport à mon père qu'avec des gens qui me sont très, très proches.

HC: Vous avez présenté votre projet de fin d'études à Yale en création littéraire. Quel était votre sujet ?

NS: J'ai écrit l'histoire de ma mère, de ses treize ans à l'âge que j'ai aujourd'hui. C'est en partie parce que ma mère a eu une vie intéressante que j'ai voulu en apprendre davantage et en partie pour réfléchir à ma propre relation à ma mère. C'est aussi parce que j'aime écrire et, avant de réellement faire quoi que ce soit d'autre, j'avais besoin de trouver un moyen de prendre acte du livre de mon père. C'était un moyen de faire ce qu'il avait fait, mais en même temps de faire quelque chose de complètement différent. •



Dash et Nadja, 1996. À DROITE: Dash, 2006 (photographie Nadja Spiegelman). PAGE 88: Anniversaire de Art, 1995 (photographie Françoise Mouly).